

Comptes rendus

Julie Sabiani ou Péguy au cœur : de George Sand à Jean Giono. Mélanges en l'honneur de Julie Sabiani, dir. Denis Pernot, Klincksieck, 2011

Ce très beau titre fait vibrer l'hommage rendu à Julie Sabiani dans les *Mélanges* dirigés par Denis Pernot, son successeur à l'Université d'Orléans jusqu'en 2013. Le recueil offre quatorze belles contributions et témoigne du soutien de la Ville d'Orléans et de l'Amitié Charles Péguy, ainsi que du Centre Charles Péguy.

« Au cœur » de la recherche de Julie Sabiani, il y a surtout le Péguy « de son temps » puisqu'elle édita tant de correspondances, de documents et sut éclairer les textes de Péguy – la *Ballade du cœur* en particulier – par la connaissance fine de leur contexte. Elle partagea avec notre ami Géraldi Leroy une histoire de *La Vie littéraire à la Belle Époque* (PUF, 1998). Denis Pernot souligne ainsi combien elle contribua à redonner toute son épaisseur à l'histoire littéraire, avec ses détails qui à certains paraissent « anecdotiques », avec ses acteurs alors oubliés comme les revues ou les institutions académiques, avec ses facteurs comme les « conditions matérielles de la vie littéraire » – qui comptèrent tant pour Péguy. Désormais, ces sujets sont de nouveau bien étudiés. C'est aussi que Julie Sabiani dirigeait le Centre Péguy. Son classement méticuleux et sa politique de diffusion avaient mis à disposition des chercheurs et des simples lecteurs le trésor des archives, avec les richesses de la famille Péguy, de l'Amitié Péguy, des achats de la Ville d'Orléans. Le cœur et l'esprit du recueil sont fidèles au parcours intellectuel de Julie Sabiani : les contributions éclairent la question de « la transmission de la culture littéraire par l'institution scolaire et sa réappropriation par les écrivains ; celle des fonctionnements des amitiés littéraires » pour comprendre la place des auteurs ; « celle de la littérature d'idées », articulant production littéraire et engagement, à travers le rôle des revues en particulier. Ainsi la bibliographie de Julie Sabiani est-elle comme entourée d'autant de développements et de variations sur le cœur de ses recherches.

En hommage à celle qui avait étudié la femme et l'enfant chez Sand, dans la perspective de l'innocence, Gérard Peylet expose le chemin de l'éducation comme émancipation et accès au bonheur en même temps qu'à la Vérité dans les romans et l'autobiographie de George Sand. Il travaille au cœur des paradoxes d'une initiation où rupture et marginalité furent si essentielles, en même temps que le rêve d'harmonie. Les inflexions d'une histoire personnelle d'auteur sont-elles « anecdotiques » ? Frédéric Asklund propose le petit bout de la « lorgnette » de Gautier (*Voyage en Espagne*)

VIE DE L'AMITIÉ

pour rendre compte de l'importance des amitiés littéraires, autour de Du Camp, Flaubert, Gautier, Cormenin et Bouilhet. Une petite société contre la grande. Mais cette petite société n'est pas encore celle du « monde des lettres » que les cinq veulent conquérir. En attendant, elle se cherche son espace, du voyage à l'imaginaire. On y redécouvre Cormenin – l'auteur du capital *Livre des orateurs*, le député – en train de « faire de l'esthétique en fumant » (Gautier, *Portraits contemporains*). Et surtout, on comprend que l'intensité affective et l'harmonie des amitiés littéraires (si écrites qu'elles soient) ou d'une « fraternité » dans le dévouement, est une condition essentielle de l'œuvre, en la nourrissant de ses croyances partagées, mais aussi de son ton. Les amis publient à la *Revue de Paris*. Puis l'argent brise l'union des cœurs, en forçant les écrivains à affirmer leur conception de l'art, en particulier quand Cormenin devient rédacteur en chef de l'institutionnel *Moniteur universel*, qu'il abandonnera pourtant peu après. Et c'est Flaubert qui réussit à conjuguer impératif de l'écriture et célébrité, dans une parfaite aura d'artiste, au moment du procès de *Madame Bovary*. Le rôle des revues est aussi développé par Béatrice Didier, qui utilise de récents travaux pour faire le portrait du *Bambou* d'Édouard Guillaume. Cette « passerelle entre la revue d'art, la revue littéraire et le livre de bibliophilie, fait entrer le périodique dans une nouvelle ère, celle de l'achevé, de l'œuvre accomplie. »

Au cœur du recueil se trouvent les études sur Péguy, conformément à l'ordre de l'histoire littéraire. Notre ami traducteur et professeur Yves Avril propose une contribution de Péguy à la théorie de la traduction. « Traductions de Péguy » est à comprendre, en première partie, comme un génitif subjectif (« Péguy traducteur »), puis comme un génitif objectif (« Péguy traduit »). Cet article, exceptionnel et qui était depuis longtemps nécessaire, offre enfin une étude de ce qu'est « traduire », pour Péguy. L'étude commence par l'examen de copies de version conservées au Centre Péguy d'Orléans. L'écolier passe du « mot-à-mot » au « français », déployant des qualités de connaissance du « sens » de la langue (l'allemand en l'occurrence) en même temps qu'une attention jugée parfois excessivement rigoureuse au texte de départ. Hantise déjà du « relâchement continuel » de ce qui flotte autour du contresens... quitte à préférer l'obscurité du littéral. Où se situer, entre « souplesse » de l'écolier, qui s'astreint à suivre le texte, et « raideur » plaquée de la littérature qui adapte le texte ? Yves Avril recourt à ce couple conceptuel de la *Note conjointe* pour en marquer, à la suite de Péguy, au-delà du paradoxe, les apories. Sans les résoudre, pas plus que Péguy, Yves Avril passe au « Péguy traduit ». Là encore, il ouvre la voie à une réflexion sur la théorie à travers le cas pratique qu'offre Péguy : qu'est-ce qui dans son œuvre constitue un enjeu pour le traducteur ? D'abord, « certaines difficultés [...] indépendantes de la langue-cible » et tenant au style ou au langage, qui même en français peut

« faire bizarre » et nécessite une réflexion du lecteur, un mot-à-mot même, puisque Péguy forge de nouvelles constructions pour ses idées. Comme tous les écrivains, il écrit déjà dans une sorte de « langue étrangère ». Cette réflexion s'appuie sur d'instructives retraductions. Et l'article se termine en « séquence liturgique », dans l'esprit du *Latin mystique* de Gourmont, avec une splendide traduction en latin de l'Hymne à la Nuit du *Porche*. On croirait lire et entendre les plus belles pages du bréviaire. Comme souvent, l'érudition de Romain Vaissermann allie le récit d'une aventure avec l'« élucidation » du texte, dans un modèle de travail philologique. D'où viennent les vers cités dans *De la situation faite au parti intellectuel dans le monde moderne devant les accidents de la gloire temporelle*, p. 768-769 ? L'enquête est passionnante et conduit Romain Vaissermann des lectures de Péguy (la *Revue socialiste*) au travail sur les pseudonymes, de « Noël Hairdès » à Léon Deshairs. Les citations de Péguy, de mémoire et inexactes, font un petit détour par l'*Imitation de Jésus-Christ*. On retrouve encore le poème de Deshairs dans *Ève*. Bruno Clément part de la présentation de la prosopopée par Fontanier pour caractériser le dispositif des deux *Dialogues de l'histoire* : parole adressée, fiction d'auteur (ou d'orateur) qui personnifie une abstraction en lui conférant une voix. Loïn d'être artificielle, cette « feinte », ou procédé, est d'une part profondément ancrée dans l'intelligence de Péguy, qui « pense vocalement », d'autre part rejoint l'antique pensée de l'*écrit*, telle que la formule Platon et telle que la reformule Péguy avec son « tracé historique ». Classée dans les « figures de pensée par imagination » par Fontanier, la prosopopée n'est pas seulement un ornement, elle informe la réflexion. Elle la replace à l'articulation du corps de la réalité et de l'esprit ; elle assume les décalages par rapport aux propos mécaniques du monde ; et même le décalage par rapport à soi-même, comme instance énonciative. En effet, peut-on attribuer à « Clio » muse païenne l'ensemble de sa thèse chrétienne qu'elle admet et laisse advenir ? « Je ne me reconnais plus moi-même. » Équivoque fondamentale. Car dans le « discours inclus », la prosopopée revient à l'origine du premier discours dans le dialogue intérieur, né dans la « contrariété » du temporel « véreux ». Mais ce retour sur soi et sur l'histoire, loïn d'opposer le temporel à l'éternel, ne peut que recevoir la révélation extérieure de l'éternel, au visage changeant d'un énigmatique « *prosôpon* » ou « visage ». La prosopopée de Péguy et le visage de Lévinas permettent d'introduire « cette valeur inouïe de l'extériorité », cette transcendance, dans la pensée et les mots du quotidien, comme le montre Bruno Clément. Jean-Pierre Sueur poursuit ses travaux sur *Ève* avec une analyse de « l'art du contrepoint » dans l'évocation du « monde moderne ». Comment faire justice des condamnations esthétiques de ce pamphlet ? D'abord, Péguy ne veut plus tenir compte des séparations anciennes entre lexique poétique et

VIE DE L'AMITIÉ

langue courante (Tiers-État lexical de Hugo), et partant veut « présenter » littéralement toutes les réalités « sensibles » de ce monde. Et surtout, ces vers procèdent d'une construction minutieuse et non d'un épanchement massif. Jean-Pierre Sueur réinscrit pour le lecteur d'*Ève* les quatrains du monde moderne au cœur de la tapisserie, en montrant comment ils renvoient, comme autant de contrepoints, aux quatrains des autres climats. Autant de « resurgements » négatifs ou positifs, « parallèles », gracieux et non gratuits.

Il faut poursuivre le fil de l'histoire littéraire. Proustienne, Thanh-Vân Ton-That est aussi péguyste et fut orléanaise : après Clovis Duveau, elle explore les traces d'Orléans dans le Doncières de la *Recherche*. La genèse de la ville de garnison transforme la vérité géographique et joue sur des modifications toponymiques, estompe le lieu pour aller vers un imaginaire plus « abstrait » et totalement ressaisi par le paysage subjectif, même si Proust conserve des détails concrets – ceux qui seront le support des futures révélations. William Marx relit la *Vie littéraire à la Belle Époque* au miroir de ses « arrière-gardes et avant-gardes », autour de la « ligne de partage » et de crise, soulignée par Géraldi Leroy et Julie Sabiani. Mettant l'accent sur la « renaissance classique » dans toute sa variété et sa complexité, William Marx montre à quel point l'arrière-garde est complémentaire des mouvements d'avant-garde, face au même « trouble » de la « littérature » consciente d'elle-même et de son histoire. La crise est manifeste avec l'aboutissement du symbolisme et la mise en évidence, selon Valéry, de « la nature propre de la poésie ». Que faire, arrivé à cette fin de l'histoire ? De l'histoire littéraire, puisque l'on a particulièrement conscience qu'un point de vue surplombant, un tableau, est possible. On retourne au classique, de façon plus ou moins polémique, de Pierre Lasserre à Péguy qui n'occupent guère les mêmes positions dans l'arrière-garde. Ou bien devant « le promontoire des siècles » (qui ressemble à celui d'*Ève*, mais en « symétrique ») il faut sortir du temps et de l'espace habituels, rationnels, systématiques. L'avant-garde « force le passage » vers l'avenir, sans pour autant sortir du rêve du « Livre total » (V. Kaufmann). William Marx oppose alors « parti du dépassement » et « parti du résultat » régulièrement référés au Symbolisme. L'expérience de la *Nrf* qui combine les deux attitudes a proposé une troisième voie. Denis Pernot jette la lumière sur Fernand Vandérem, qui exerça une grande autorité au cœur de la vie littéraire des années 20-30 en tant que « titulaire de la rubrique bibliographique de la *Revue de Paris* de 1918 à 1921 puis de la *Revue de France* de 1921 à 1934 », en tant que directeur du *Bulletin du bibliophile*, mais aussi en tant que chroniqueur (on connaît son *Miroir des lettres*). Il allie ainsi liberté du promeneur et position prescriptive. Ceci explique son attitude dans la « querelle des manuels ». Il a de l'avance et de l'originalité dans la « querelle des mauvais maîtres » en pointant le décalage entre ambition

républicaine d'affranchir les esprits et vieilleries des méthodes et des traditions (dont celle de la distribution des prix – sauf lorsque François Coppée mine celle-ci de l'intérieur). Face à ces autorités contestables, il en cherche d'autres qui ne soient pas non plus la légitimation sans contrôle de l'opinion et du public. Il promeut en particulier une « contre-éducation », celle des salons des maîtres, Alphonse Daudet, Heredia, Leconte de Lisle : salons d'autrefois comme ceux de leurs successeurs. Il constitue surtout un modèle d'intervention sur la scène littéraire « entre histoire littéraire et critique littéraire », le meilleur de la critique étant formulé par les écrivains, et le meilleur de l'histoire par l'érudit sans ambition critique immédiate. La critique est donc l'affaire de professionnels (comme Brunetière – par ailleurs historien), de gens de lettres et d'écrivains, dans un domaine où les jugements et les valeurs évoluent. En découle une vision du « véritable lettré », légitimité sur laquelle s'appuie Vandérem pour promouvoir la révision des manuels d'histoire littéraire modifiant les classements et les hiérarchies. Omissions (Nerval), reproduction de clichés, minoration des jeunes... Sa pétition recueille de nombreuses signatures dont celles de Ferdinand Buisson, Barrès, Paulhan, Larbaud, Drieu La Rochelle, Fargue, Chardonne... À l'institution, au Ministère de l'Instruction publique, il demande paradoxalement de renoncer à sa mainmise sur la littérature et de régler l'anarchie littéraire à l'aide d'un « ministère des lettres », dont Barrès serait le ministre. Aujourd'hui, Vigny et Musset, le genre romanesque, sont entrés dans nos manuels. Autre cliché, le parallèle Colette-Anna de Noailles est renouvelé par Nicole Laval-Turpin par une critique de son origine même. La différence sociale (très intériorisée par Colette) entre les deux femmes est d'une extrême importance et modèle l'image évolutive de chacune d'entre elles. Mais elle n'a pas empêché une amitié, plus authentique à partir du mariage de Colette avec Maurice Goudekot. La construction précoce du parallèle voile régulièrement l'interprétation sociale divergente des mêmes signes : jaillissement poétique prêté à Anna de Noailles / quête ardue du mot juste où toutes deux se rejoignent alors que seule Colette la revendique ; libération par l'écriture qui se formule différemment selon la classe. Toutes deux construisent simultanément leur propre image contrastée, l'une par rapport à l'autre, et la critique en tiendra compte, comme l'a montré Marie-Odile André. Bernard Ribémont lit Giono en médiévisse et vingtiémiste pour explorer « l'imaginaire médiévalisant » d'*Angélique*, imaginaire « troubadour » du romantisme et jusqu'à son « bric-à-brac moyenâgeux », « support idéal de fantasmes et réservoir infini de possibles fictionnels ». À travers cet imaginaire nourri de *topoi*, le roman retrouve aussi d'anciennes structures narratives. En reprend-il des procédés rhétoriques ? On peut surtout constater « la conjonction entre un imaginaire médiévalisant et un souci esthétisant, dans le sens où ce terme

s'applique à certaines écritures de la fin du XIX^e siècle [...] », celle de la botanique de Zola « appliquée (détournée) par Huysmans », par exemple, ou celle de *Salammô*. Finalement les éléments de cet imaginaire sont, eux aussi, détournés vers le goût de l'énigmatique et de l'inquiétant, de « violence larvée », avec sa valeur ajoutée esthétique. Notre ami Géraldi Leroy qui est aussi spécialiste de Simone Weil revient sur ses parallèles entre luttes et grèves des Anciens et grève des ouvriers en 1936, époque de ses premiers textes publiés. Elle prévoyait de les regrouper sous le titre « Antiquité et actualité », qui ne peut que nous rappeler *Les Suppliants parallèles*. Le dispositif est comparable, mais guère l'idée d'une France « éternelle » dont la vocation aurait été de défendre la paix et la liberté. Dans une réflexion sur l'Allemagne hitlérienne, elle utilise la référence romaine dans une démarche originale et à contre-courant qu'elle développe largement ensuite : exploitation des colonies, inhumanité et valeur absolue de l'État, tout en retirant à Rome son statut de berceau de l'esprit juridique. La lecture de la Grèce, à travers *L'Iliade*, lui inspire une pensée sur « l'empire de la force » – « autre nom pour la matière, la nécessité, le destin », et une admiration pleine d'émotion pour toutes les peintures de l'amour. C'est à partir du génie grec que Simone Weil lit le christianisme et la Bible. Géraldi Leroy met en évidence les simplifications du diptyque Rome-Grèce, pour en souligner les « vertus » : la culture de l'indépendance d'esprit, démythifiant l'histoire des vainqueurs. Jeanyves Guérin, spécialiste de Péguy, de Mounier et de Camus, retrace les liens de ce dernier avec *Esprit* (1944-1976). Il en dessine trois enjeux : philosophique, littéraire et politique, qui donnent lieu à des analyses extrêmement précises. L'itinéraire et les positions intellectuelles et politiques de Camus et des hommes d'*Esprit* sont faites de reconnaissance et de bienveillance mutuelle, malgré des débats sur l'engagement, convergent à distance (*Esprit* 1930 – Camus 1944-45), se rapprochent en 1956 et pourtant, il n'y a pas de synergie. Puis elles divergent au moment de l'Algérie. Camus n'a pu trouver dans *Esprit* une « communauté d'intellectuels » où s'inscrire, faute de discerner le perpétuel « débat interne » à l'œuvre dans cette revue qu'il considérait comme un « périodique catholique » (Jeanyves Guérin). Le « portrait péguyste » de Camus par Jean-Marie Domenach dans *Esprit* (février 1960) est remarquable : « Il était à gauche, avec lucidité, avec amertume, mais non point à moitié ; c'est un homme qui ne se rétractait pas ; il s'armait de ses fidélités, mais du moins il ne transigeait pas avec elle. »

Pauline Bruley